

Mais où suis-je Charlie ?

Pris dans l'actualité récente et ces mots blancs sur fond noir, il m'est revenu un souvenir. Un livre partagé avec mes enfants dans lequel il fallait chercher un personnage prénommé Charlie. Singulier, entre le grand Duduche et Gaston Lagaffe, il participe parfois éberlué à une vaste scène qu'aurait pu dessiner Dubout dans laquelle des dizaines de personnages mènent chacun leur propre action en se préoccupant pas ou peu du voisin.

Et pourtant, il y a foule !

Ce livre-jeu facilement partageable nous poussait à l'observation et au commentaire des actions. Car malgré une vue d'ensemble, on se prend au détail et l'on s'y perd agréablement porté en chemin par la partition de chaque un.

La question se pose donc à chaque page : mais où est donc Charlie ?

Charlie est par là. Il semble presque qu'il se cache volontairement, comme lui aussi se jouant du lecteur.

Ce temps passé idéal, oublié, fait d'autant plus retour ces derniers temps qu'il tranche avec l'insistance sous laquelle se présente un autre Charlie.

Un autre Charlie médiatique convoque d'abord mon oreille, puis mon œil. Je regarde, je suis saisi par l'horreur, sidéré, puis s'impose à moi ce slogan : je suis Charlie. Un malaise s'installe. J'ai de la difficulté à être Charlie et avec les jours mon embarras ne cesse. Je questionne autour de moi, d'autres ont aussi après un premier temps parfois plein d'élan, quelque chose qui ressemble à cela. Pour autant, je me sens pas moins seul d'en savoir d'autres tout aussi encombrés de cela.

Qu'en faire ?

Dans un premier temps, je suis partagé- ce qui me rassure en passant sur le bon fonctionnement de ma névrose. Je me sens concerné, interrogé par ce qui se passe.

Pour autant, il m'est tout aussi impossible de dire : je suis Charlie.

Puis-je y être, sans l'être ? Et encore, faut-il que je sache où je suis dans tout cela !

Partagé entre un passé fait d'une certaine sensation d'unité par la protection d'un collectif sportif ; j'aurai dès lors tendance à vouloir me joindre à la somme des uns formant cette masse qu'est la foule. Par l'abandon d'une partie de mes petits repères singuliers, par le partage contagieux d'une juste cause plus grande que mon petit moi, nourrissant celui-ci au passage, je pourrai crier, brandir : Je suis Charlie...

Comme tout le monde

Je n'y arrive décidément pas.

En contre-point d'un éventuel élan, il y a la nécessité de garder pérenne ces repères qui semblent me constituer. J'aurai donc aussi propension à courir de l'autre côté pour ne pas être enseveli par l'uniformité de la foule et garder mes quelques aspérités dont je me soutiens au moins imaginativement. La phrase de l'indignation "je suis Charlie" m'apparaissant comme un tout sans faille, sans questionnement, un tout enveloppé des valeurs universelles dont il s'enrobe, de son propre cri...

Être Charlie (ou le suivre) se pose alors pour moi comme une solution prêt à l'emploi à mes identifications vacillantes face à cette horreur qui se présente là'...

Pourtant, je suis là, tranquille, épargné dans mon canapé, sans l'odeur de poudre et de sang mêlé, bordé de commentaires rassurants de technicité, égrenés par nos nouveaux prophètes : les experts... Je regarde tout cela avachi, alternant entre l'imminent saisi par la télé du côté fenêtre l'instant magnifique du soleil couchant sur St-Clair... Indécent

Mais où suis-je donc Charlie ?

Probablement perdu, entre ces deux temps, entre ces deux regards, sans lien possible, abasourdi et sans mot... Ni là, ni ailleurs... Dans un "entre" qui s'apparente à un trou !

C'est peut-être de cela dont il s'agit, du trou.

Surfant sur une pseudo-harmonie, le réel est venu s'abattre sur celle-ci. Il me rappelle que l'identité est quelque peu vacillante, en tout cas soutenue par l'identification elle-même imaginaire, narcissisme dont le stade du miroir nous rappelle la précarité et l'insuffisance d'une image faisant ex-sister un corps, c'est-à-dire le faisant tenir ailleurs que là où il se trouve.

"Je suis Charlie" se présente comme une solution prêt à l'emploi afin de boucher le trou d'une identité en branle, ou bouchant à minima le trou-même dans l'image du miroir, le manque, que constituent ces petits-autres-moi-même que sont les victimes.

Au-delà de la culpabilité d'une alternative manichéenne d'être du côté des bons, sinon du côté des salauds, l'angoisse issue du ralliement à cette proposition "je suis Charlie" m'indique que l'identité, c'est à dire une continuité d'être entre un temps T0 et un temps T+1, n'existe pas...

Si je suis Charlie, cela veut dire qu'avoir un prénom, un nom, un métier, une identité apparemment sexuée, une filiation et une ascendance... Et bien, cela ne tient pas des masses....

Il est dans cette rencontre inattendue, celle de l'impossible, quelque chose qui remet en cause mon savoir imaginaire.

Entendre cette proposition d'assignation à un tout ramène quelque chose d'inaugural de la rencontre du Signifiant. Le tout premier qui mordille le corps. Je suis Charlie semble me proposer une unité tout en sachant que celle-ci est toujours déjà perdue... Celle d'une invitation à donner une réponse de l'impossible. Puis-je vraiment dire si je suis ? Et si suis-je, suis-je quoi ou qui ?

Le « je suis Charlie » ramène la question de savoir ce que je suis, si je ne suis pas Charlie.

Avec insistance, la question de l'illusion d'être ou de sa fragilité se pose. Celle d'un cogito qui ne tient pas plus que le temps de s'énoncer (je suis Charlie, donc je suis), qui disparaissant l'instant d'après. Avec ce retour du réel, l'illusion du sujet qui se tient à ce qu'il peut de son image face à la béance de structure, cède.

La part du sujet qui s'identifierai à lui-même, à sa propre image, sans écart et sans jeu donc entre les signifiants, s'effrite pour laisser place au vide.

Ainsi se pose la question de l'identification, du Signifiant « je suis » et du sujet.

Dans le séminaire sur l'identification (1962-1963 – cours du 15 nov 61) Lacan montre les insuffisances du cogito du point de vue analytique, c'est-à-dire du point de vue du sujet. Le « je pense » ne soutient « ...en rien quoi que ce soit que nous puissions à la fin repérer de cette présence : « je suis » ». Cela ne vaut que comme assertion à exclure la question du sujet qui lui se déduit de l'inconscient, c'est-à-dire du rapport des signifiants entre eux et de ses rejets.

Le cogito tente d'exclure la castration et se constitue de relations réciproques (et non équivoques) ; « je pense donc je suis », « je suis donc je pense »... et l'angoisse dans tout ça ?

L'aliénation d'un signifiant comme un prêt-à-l'emploi-pour-être ne peut masquer l'entièreté de l'angoisse qu'il tente d'étouffer.

J'ai l'impression d'être dans cette affaire pris entre deux feux, deux choix inconscients primordiaux, avec d'un côté le choix d'un signifiant figé, mortifère, un S1 qui ne cessera de se répéter (je suis Charlie) et de l'autre celui d'un S1 qui prendrait en compte le manque et laisserait un peu d'écart en une déclinaison de S2, c'est-à-dire une parole.

Cet enjeu n'est pas sans évoquer ce que Lacan nomme le « Vel » qu'il pose à partir de "la bourse ou la vie" c'est-à-dire un OU ni inclusif, ni exclusif, mais une 3ème voie comprenant une perte .

Le choix ne se pose pas dans les termes « être Charlie » ou « ne pas être du tout », mais d'un processus où il s'agit de consister à partir de sa son propre point de manque, ou d'absence. Peut-être dans l'entre des trois points de la formule de Jean-Louis Doucet « Je suis... Charlie ? » qui ont le mérite de pointer quelque chose du sujet dans son mouvement même d'aphanisis et hors- langage.

Arrivé donc en ce point, je ne crois toujours pas que je puisse dire « je suis Charlie » mais il me semble que Charlie me dit quelque chose de ce que je ne suis pas et qui pourtant me constitue.

Lionel Buonomo